

Le Monde

« Il se passe quelque chose » : deux femmes en roue libre

Le film surprend d'emblée en s'ouvrant sur une séance de spiritisme détachée du reste de l'histoire. Une équipe de chasseurs de fantômes scrute les recoins d'une maison, claquemurée dans l'attente d'une manifestation paranormale. La scène vaut comme exergue et métaphore du film : Anne Alix, en lâchant ses deux comédiennes dans la nature d'un road-movie camarguais, ne fera elle-même pas autre chose que guetter toutes sortes d'apparitions, d'un ordre beaucoup moins surnaturel.

Dolores (Lola Dueñas) sillonne la Provence pour boucler une commande de son éditeur, à savoir l'écriture d'un guide touristique gay friendly. Sur son chemin, elle croise une femme qui se jette à l'eau depuis le pont d'Avignon. Elle s'appelle Irma (Bojena Horackova) et a perdu goût à la vie depuis la mort de son mari, survenue un an plus tôt.

Dolores l'embarque dans sa décapotable et l'entraîne avec elle sur les routes de Camargue, entre Port-Saint-Louis-du-Rhône et Miramas. Les motifs picaresques de la déambulation et de la rencontre, ici privilégiés, insufflent au film le cours aventureux et imprévisible d'une expérience in vivo.

Mathieu Macheret

Télérama¹



Beaucoup... Mais quoi exactement ? Une rencontre entre deux femmes un peu perdues, dans un coin de Provence écrasé de soleil ? Une version douce et flottante de *Thelma et Louise*, en route pour une amitié improbable ?... Dolorès, Espagnole exubérante (la formidable Lola Dueñas, vue, entre autres, chez Pedro Almodóvar), sillonne le coin pour écrire un guide touristique. Elle repêche littéralement Irma la Bulgare (Bojena Horackova), veuve suicidaire et taiseuse, et la prend sous son aile. Pour ces deux étrangères, c'est le début d'un itinéraire intime et géographique, dans un Sud inédit, résolument antitouristique, que la réalisatrice saisit dans sa réalité. En dehors des deux comédiennes, le décor évoque un documentaire : on y voit des travailleurs saisonniers, des pêcheurs, une patronne de bar et des migrants. Ce double et sensible portrait féminin devient, peu à peu, un voyage authentique et émouvant, de zones industrielles en vergers bourdonnants. Une belle bouffée d'oxygène.

Cécile Mury

les Inrockuptibles

Cannes 2018 : "Il se passe quelque chose" d'Anne Alix, un vent de fraîcheur sur la Camargue

Deux femmes qui ne se connaissent pas découvrent la Camargue ensemble. Un beau film d'errance et de joie.

Le premier long-métrage d'Anne Alix fait l'ouverture de l'ACID; C'est un beau film, libre de récit, rafraîchissant, une errance un peu à la Jacques Rozier, à l'Agnès Varda, de deux femmes qui ne se connaissent pas dans la Camargue d'aujourd'hui. L'une, l'Espagnole Dolores (Lola Dueñas, fameuse actrice almodovarienne : *Etreintes brisées*, *Volver*, *Parle avec elle*, etc.) a sauvé l'autre, Irma (Bojena Horackova, d'origine bulgare, étonnante) de la noyade (elle voulait se suicider, ne supportant pas la mort de son mari). L'une sillonne la Camargue en voiture pour rédiger un guide touristique "gay-friendly" sur les lieux homosexuels de la région (qu'elle ne trouve pas), l'autre n'a plus de boulot. Et les voici parties, nos deux Thelma et Louise européennes.

Elles vont rencontrer plein de gens, se lier avec eux, faire la fête, manger, faire connaissance, se laisser draguer, chanter au karaoké. *Il se passe quelque chose* est un film où il ne se passe rien et où tout arrive pourtant, dont l'amour. La Camargue qu'elles visitent n'est pas celle des cartes postales mais celle des ouvriers, des pêcheurs, des agriculteurs. A chaque fois qu'elles rencontrent quelqu'un, elles s'aperçoivent qu'il est étranger... En France, il n'y a que des étrangers, et ils ont l'air heureux, la France est multiculturelle et le film fait la nique aux vieux croûtons de droite réactionnaire (pléonasme).

Alors on les suit et on aimerait bien être avec elles. Le film baguenaude, prend des chemins de traverse, la poudre d'escampette et pratique l'école buissonnière du scénario béton... Tout frais, tout jeune d'esprit, entre mélancolie et drôlerie, *Il se passe quelque chose* est une bien belle balade, Mesdames. Merci.

Jean-Baptiste Morain



Il se passe quelque chose : le « virages, villages » d'Anne Alix

Présenté à l'Acid à Cannes, « Il se passe quelque chose » suit les déambulations de Dolores, journaliste espagnole, et de Irma, une veuve bulgare. Le film dévient de cette trajectoire initiale pour embrasser les contours d'un documentaire sur une France comme terre d'accueil.

L'été dernier sortait *Visages Villages* d'Agnès Varda et JR où les deux comparses sillonnaient la France pour y rencontrer ses habitants et afficher leurs visages en grand sur les façades de leurs villages. Au fur et à mesure de leur voyage, les visages de ces Français disparaissaient pourtant progressivement du film, jusqu'à être remplacés par celui des deux artistes en vadrouille, s'accaparant l'écran. Le portrait de province était alors avalé par l'auto-portrait, exercice que maîtrisent bien Agnès Varda (avec *Les Plages d'Agnès* notamment) et JR (jamais avare de compliments sur la valeur de son propre travail). Les larmes amenées par l'émotion des mineurs voyant leurs maisons couvertes de leurs propres corps s'éclipsaient au profit des larmes d'Agnès, ou de la déception de JR après avoir tenté de rencontrer Godard. On sortait de la salle avec l'étrange sentiment que l'objectif initial s'était évaporé en chemin. *Visages Villages* avait fini, malheureusement, par se laisser aller au simple VLOG de célébrités.

Il se passe quelque chose d'Anne Alix rebrousse ce chemin-là et s'avère être l'exact opposé du film de Varda et JR. Le film démarre sur une déception douloureuse et sur des errements sentimentaux, qui amènent Irma (Bojena Harackova), une femme d'origine bulgare, veuve depuis peu, à tenter de se suicider. Dolores (Lola Dueñas, souvent croisée chez Pedro Almodovar), une journaliste espagnole à la recherche de lieux « gay-friendly » dans des coins perdus en Camargue, témoin de sa tentative, la recueille. Elles prennent toutes deux la route à la recherche d'on-ne-sait-quoi, en attendant simplement que ce « quelque chose » passe devant elles. Petit à petit, alors que leurs recherches respectives (d'un travail pour Irma, de bars gay pour Dolores) s'avèrent infructueuses, elles finissent par s'évader au gré des rencontres pour, au final, laisser des anonymes de passage, qui « passent » et qui « se passent », s'emparer du film.

Ouvrir la voie :

De véritables apparitions font alors surface au sein de ce petit road-trip thérapeutique, qui n'avait au départ rien de vraiment passionnant. Des visages, des carrures, des destins et des histoires le traversent de toutes les manières : par la voie du documentaire, celle du réel ou de la fiction déconnectée du reste. On croise la route de travailleurs immigrés juste là pour la saison, de locaux prêts à tout pour profiter du bon temps qui leur reste ou encore de figures silencieuses et de fantômes, qui passent sans dire un mot. Le fameux « vivre ensemble » y est remplacé, très simplement, par le « passer ensemble ». Au lieu de s'entrechoquer les uns contre les autres, tous les micro-récits qui sont évoquées dans *Il se passe quelque chose* semblent s'emboîter, se présentant de manière fluide et naturelle en suivant le même courant, comme un long fleuve tranquille.

On pourra sans doute accuser le film de plonger tête baissée dans un excès de naïveté et de candeur, mais on ne pourra pas, quoiqu'il en soit, reprocher à Anne Alix de ne pas avoir su portraitiser, sincèrement et simplement, la France telle qu'elle est aujourd'hui. Il fallait, pour capter sa pluralité sans tomber dans la démagogie pure et simple, faire dévier son récit initial en direction des villages et des visages du fin-fond de l'hexagone (et non l'inverse). La fiction et le road-movie centrés sur les deux personnages principaux n'étaient ici qu'un prétexte pour montrer les travailleurs, les passants, les jeunes comme les moins jeunes. Et si le film semble parfois se perdre en cours de route, celui-ci retrouve toujours son chemin en prenant toutes les intersections possible, comme s'il naviguait à l'aveuglette. Ce n'est pas pour rien si Irma et Dolorès finiront par rencontrer tous ces gens qu'à partir du moment où elles ne se laisseront plus guider par leur GPS, qui leur indique froidement la route à suivre. Ce qui « passe » ou ce qui « se passe » dans le film ne peut surgir que lorsque l'on s'éloigne des sentiers battus.

Corentin Lê



MEDIAPART

Dans ce road movie féminin héritier indirect de *Thelma et Louise*, le buddy movie est réinterrogé à l'aune de l'état du monde contemporain. La structure narrative principale repose sur l'opposition entre deux personnages de fiction : d'un côté la modernité incarnée ayant un emploi qui la conduit à travailler sans attache géographique et émotionnelle, et de l'autre une femme qui ne peut plus se contenter d'être la « femme de » suite à la mort de son époux. C'est précisément cette création initiale de personnages de fiction qui en fait le squelette du film sur lequel la chair des rencontres humaines s'établit. La fiction devient ainsi un prétexte à découvrir la réalité documentaire d'un contexte social en déshérence, comme si la transmission intergénérationnelle des valeurs d'un ordre du monde ne pouvaient plus se produire. C'est tout cet insondable que le parti pris du film interroge et qu'illustre avec perspicacité la part initialement incongrue de l'apparition dans le récit dans une dimension parallèle au film de l'équipe E.S.P.R.I. menant des enquêtes paranormales. Les personnages de fiction en quête d'eux-mêmes s'efforcent de retrouver leur place dans le monde, qu'ils soient intégrés ou non par une activité professionnelle rémunératrice. La part documentaire de l'intégration des acteurs non professionnels au film vient questionner cette destruction de lien avec le passé causé par les lois intransigeantes du capitalisme moderne. Avec subtilité, Anne Alix réussit à saisir cet indéfinissable contexte social contemporain, où l'on traverse les frontières, au risque de sa vie comme ces migrants sortis de la mer dans une séquence nocturne quasi onirique, en quête d'une nouvelle vie par le travail. Les multiples langues (espagnol, roumain, bulgare, etc.) se croisent et tentent de nouer de nouveaux contacts dans un contexte socio politique démagogique flirtant dangereusement avec la xénophobie décomplexée. Le film est une invitation à ouvrir ses portes, prendre de la distance avec l'omniprésence anxigène des grands médias pour sentir avec bienveillance qu'il se passe quelque chose.

Cedric Lepine